

### ACTE III SCENE 10

TOINETTE, en médecin, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, en médecin.- Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.- Cela est admirable !

TOINETTE.- Vous ne trouverez pas mauvaise, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.- Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.- Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.- Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.- Ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.- Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.- Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.- Par ma foi voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.- Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume. Je veux des [maladies](#) d'importance, de bonnes fièvres continues de bonnes pestes, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les [maladies](#) que je viens de dire.

ARGAN.- Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.- Donnez-moi votre poulx. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce poulx-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.- Monsieur Purgon.

TOINETTE.- Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade ?

ARGAN.- Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.- Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.- Du poumon ?

TOINETTE.- Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.- Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.- Justement, le poumon.

ARGAN.- Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE.- Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.- Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- De la volaille.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Du veau.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des bouillons.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des œufs frais.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.- Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.- Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.- Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.- Comment ?

TOINETTE.- Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.- Et pourquoi ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.- Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.- Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.- Crever un œil ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.- Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.- Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.- Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.- Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.- Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉRALDE.- Voilà un médecin vraiment, qui paraît fort habile.

ARGAN.- Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.- Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.- Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

-

## SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE.- Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de [rire](#).

ARGAN.- Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE.- Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN.- Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BÉRALDE.- Oh ça, mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARGAN.- Non, mon frère, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés.

BÉRALDE.- Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.- Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE.- Hé bien oui, mon frère, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE.- Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire ; une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.- Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.- Cela est vrai.

ARGAN.- L'inquiétude que lui donne ma [maladie](#).

TOINETTE.- Assurément.

ARGAN.- Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.- Il est certain. Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur ?

ARGAN.- Comment ?

TOINETTE.- Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le [mort](#). Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.- Je le veux bien.

TOINETTE, à Béralde.- Cachez-vous, vous, dans ce coin-là. Voici Madame. Tenez-vous bien.

## SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE s'écrie.- Ah ! mon Dieu ! Ah malheur ! Quel étrange accident !

BÉLINE.- Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.- Ah, Madame !

BÉLINE.- Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.- Votre mari est [mort](#).

BÉLINE.- Mon mari est [mort](#) ?

TOINETTE.- Hélas oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE.- Assurément ?

TOINETTE.- Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule.

BÉLINE.- Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette [mort](#) !

TOINETTE.- Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.- Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes, et valets.

TOINETTE.- Voilà une belle oraison funèbre.

ARGAN, se levant brusquement.- Doucement.

BÉLINE, surprise, et épouvantée.- Ahy !

ARGAN.- Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.- Ah, ah, le défunt n'est pas [mort](#).

ARGAN, à Béline qui sort.- Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi.

BÉRALDE, sortant de l'endroit où il était caché.- Hé bien, mon frère, vous le voyez.

TOINETTE.- Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre [mort](#).

### SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

TOINETTE s'écrie :- Ô Ciel ! Ah, fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE.- Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.- Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.- Hé quoi ?

TOINETTE.- Votre père est [mort](#).

ANGÉLIQUE.- Mon père est [mort](#), Toinette ?

TOINETTE.- Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.- Ô Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde ; et qu'encore pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

ARGAN se lève.- Ah ! ma fille.

ANGÉLIQUE, épouvantée.- Ahy !

ARGAN.- Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas [mort](#). Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon [naturel](#).

ANGÉLIQUE.- Ah ! quelle surprise agréable, mon père, puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

ARGAN.- Qu'il se fasse médecin, je consens au [mariage](#).

BÉRALDE.- Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.- Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt.

ARGAN.- Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE.- Bon, étudier. Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.